

à rêver, la nuit, à de puissantes Lacedémoniennes, voilées de blanc, errant dans les palais à colonnes dont sa petite Histoire grecque lui montrait, en image, les ruines. A onze ans, dans le même jardin qui était toujours le théâtre de ses songeries, elle creusa obstinément la terre pendant de longs jours, dans un but archéologique. C'étaient en elle des imaginations sans consistance, indéfinissables, préluant à ce qu'elle devait concevoir à quinze ans : le désir précis d'étudier l'antiquité. Alors, sa fièvre se résolut en travail. Elle

posa, dès ce moment, avec sa précoce intelligence, les bases de ses études projetées, se fit apprendre les langues mortes. Ses parents, qui ne pouvaient lui réserver la moindre petite dot, s'effrayaient pourtant de ce grand labeur sans nécessité. A dix-sept ans, c'était une enfant délicieuse, d'un aspect très méridional, le visage doré, les yeux câlins, gris clair sous des boucles brunes : elle était de celles à qui l'on prédit dès cet âge, que les épouseurs abonderont. Elle séduisait extrêmement tous les hommes qui l'approchaient et ses parents, malgré la modestie de leur fortune, étaient tranquilles sur son avenir, quand elle déclara vouloir entrer dans l'enseignement. Ce fut un éclat dans la famille. M. de Rhonans qui était monarchiste, lui fit des lycées de filles une peinture désobligeante ; et sa pieuse mère crut qu'elle les déshonorerait tous en entrant dans ces lieux de mauvais ton. Il leur paraissait avant tout intolérable que leur enfant travaillât pour vivre, et ils demandaient à cor et à cri le pourquoi de cette énormité.

La douce et docile Marceline leur démontra l'irréfutable vérité. Elle devait, dans l'insuffisance de sa fortune, pourvoir elle-même à son existence, sans compter sur le hasard d'un mari. Elle entendait d'ailleurs vivre indépendante, exempte des chaînes secrètes et douloureuses de la médiocrité mondaine. De plus, son goût la poussait à devenir historienne ; elle le serait. Ce furent de plus grands cris. Son professeur intervint : c'était un homme de valeur qui avait jusqu'alors seul entrevu le prestigieux esprit de la jeune fille. Il essaya de dévoiler à la famille de Rhonans un peu de cette âme inson-

dable ; il parla du respect dû aux volontés de cette jeune créature d'exception devant laquelle il fallait s'incliner comme devant une force plus haute.

Elle lutta encore deux années, puis passa l'agrégation, fut nommée professeur dans une école normale de province, et enfin vint à Briois, dont le lycée féminin, le plus brillant de France, requerrait l'éclat d'une personne telle.

Elle y avait un cours de deux heures chaque après-midi, et deux cours de matinée par semaine. A part, elle traduisait travaillait et annotait Thucydide pour la guerre du Péloponèse, dont l'histoire lui avait toujours paru le miroir même où se reflétaient les deux personnalités troublantes de la Grèce, Athènes et Sparte. Elle donnait aussi de nombreuses répétitions aux aspirants du baccalauréat et, depuis que sa réputation s'élargissait, se colorait dans la ville grâce à ses conférences à l'Hôtel des Sciences, il devenait de mode que les femmes, et mêmes les hommes du monde vinssent prendre d'elle des leçons particulières.

—Ma chérie, disait-elle à Jeanne Boerck, encore une dizaine d'années et je serai presque riche, et en même temps armée à ce point pour les définitives études que j'entends faire. Alors, je démissionnerai et je voyagerai. C'est sur place, sur la terre même où elles ont passé, que je connaîtrai bien ces nations qui m'intéressent, la phénicienne surtout. Dire que cela viendra peut-être un jour... que je verrai ce pays, cette mer, la même, vous entendez, la même qui tentait ces ancêtres, qui leur offrait l'Europe!...

Et elle s'arrêtait. Il y avait dans son enthousiasme quelque chose de sacré que profanait l'indifférence de l'étudiante, et sa vision s'acheva secrètement, faite de ces paysages irréels que son ardeur d'artiste lui créait sans cesse.

Elle ne parlait plus. Jeanne Boerck, somnolente, froissait dans ses doigts une dernière cigarette sans penser à rien. Marceline vint à la fenêtre, poussa les volets. La lumière blonde de soleil couchant—envahit soudain toutes les choses du petit salon : Une félicité semblait émaner de la ville, on au-

rait dit un dimanche de fête intérieure et calme. Des jardins, où les acacias étaient en fleurs, en même temps que les seringas commençaient à s'ouvrir, des parfums violents arrivaient par effluves.

Marceline pensait à ces voyages qu'elle ferait, qu'elle était sûre de faire, libre de tout et maîtresse d'elle comme elle l'était ! Elle irait d'abord en Grèce, puis de là, vers la côte d'Asie. Elle verrait la Palestine, le Courdgin, et enfin Beyrouth, ce Beyrouth dont les photographies posaient là, près d'elle, sur la table, et où elle s'installerait le temps qu'il faudrait, pour respirer et découvrir sous le voile de la moderne Turquie le mirage fuyant de l'Antiquité, que sur ces contrées l'immuable nature éternise. Elle pensait à ces Phéniciens, à ces êtres pacifiques, à leur vie étrange qu'elle posséderait avec cette autre vie phénicienne actuelle que réalise le peuple britannique. Elle pensait à ce travail, à ses joies...

Inconsciemment, Marceline Rhonans éprouvait les douceurs latentes de cette fin de jour, du poème de sa vie, de cette amitié ; douceurs fondues en une seule émotion d'aise, de bonheur. Elle se sentit souverainement heureuse. Et, avec son âme spéciale, Jeanne Boerck vint encore accentuer le sens de cette impression.

—Le mariage, ma chère, c'est bon pour les hommes... fit-elle en éclatant de rire.

#### IV

Il y eut cette année-là à Briois un mois de juillet torride, pendant lequel il ne tomba pas une goutte de pluie. Implacablement, chaque matin, le soleil se levait et semblait faire fondre dans l'embrasement du ciel les nuages qui naissaient.

De quartier en quartier, le docteur Jean Cécile allait cependant visitant sa neuve clientèle éparse partout. Cet été de Briois, les fatigues de sa vie pénible, l'ennui l'accablaient.

Quelquefois il envoyait Tisserel et sa jolie maison embellie par Henriette. Il allait souvent dîner chez lui et cet intérieur lui paraissait charmant, charmant comme un jeune ménage ami, avec cet avantage qu'ici, la grâce de la maîtresse des lieux et sa personne elle-même n'étaient pas de